

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 21.—Samedi, 27 septembre 1884  
Bureaux : 28, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



L'EXPÉRIENCE DU 6 AOÛT AUX ATELIERS D'AÉROSTATION MILITAIRE DE CHALAIS, A MEUDON.  
PARIS. — LE NOUVEL AÉROSTAT DIRIGEABLE ÉLECTRIQUE DE MM. LES CAPITAINES RENARD ET KREBS

## LE MONDE ILLUSTRE.

Montréal, 27 septembre 1884

## SOMMAIRE

**TEXTES :** Cinquième tirage de nos primes. — Entre-nous, par Léon Lédieu. — L'ommelette de l'amiral, par Faube t-Dumontel. — La descente de croix. — Un conseil par semaine, par Octave Sully. — Notes et impressions. — Poésie : Le prisonnier sur parole, par Amélie Béseau. — La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. — La navigation aérienne par l'électricité. — De partout. — Nos primes. — Récréations en famille : Devinette-Anagrammatique, logogriphe et rébus. — Primes du *Monde Illustré*.

**GRAVURES :** Paris : Le nouvel aérostat dirigeable électrique de MM. les capitaines Renard et Krebs. — La descente de croix. — Gravure du feuilleton.

## CINQUIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le cinquième tirage des primes du *MONDE ILLUSTRE* (numéros du mois de septembre), aura lieu lundi soir, le 6 octobre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

## ENTRE-NOUS

Nous avons reçu des nouvelles de nos futurs Égyptiens.

Leurs premières impressions, vous les connaissez : ennui presque général, mal de mer et malaise résultant d'un nouveau régime. La vie à bord est d'une monotonie agaçante pour qui ne cherche pas une diversion dans le travail et la lecture.

Debut le matin à cinq ou six heures, le voyageur admire d'abord le lever du soleil, spectacle splendide en mer, puis après avoir respiré à pleins poumons l'air salé et gagné un appétit à digérer des cailloux, il déjeune, fume et remonte sur le pont où, de concert avec les autres passagers, il contemple de nouveau l'horizon borné de tous côtés par la voûte bleue.

Après avoir bien réfléchi, causé, fumé, ce tableau immuable que l'on a toujours devant les yeux finit par ne plus intéresser, on se laisse aller au sommeil provoqué par le balancement régulier du navire. Quand on se réveille, c'est toujours le même horizon, la même immensité, la même solitude.

Aussi, dans ces longues journées, le moindre incident a-t-il son importance. Le cri : "une voile, un navire en vue !" est accueilli avec joie ; aussitôt, un mouvement général se fait remarquer sur tout le pont ; des escaliers émergent des voyageurs qui fuyaient l'ennui en cherchant le repos dans leur cabine ; le fumoir se vide, et bientôt il est curieux de voir tous les yeux se diriger du même côté, cherchant dans le grand désert le point signalé car on en est bien éloigné et on ne peut le distinguer qu'à l'aide d'une lunette d'approche.

Puis le point grandit, grossit, prend de nouvelles proportions de quart-d'heure en quart-d'heure pour devenir superbe trois mâts ou colossal vapeur de six mille tonneaux. On échange les saluts, puis chacun continuant sa route, la masse énorme s'éloigne, diminue, redevient point noir à peine perceptible jusqu'à ce qu'enfin il se confonde avec les flots et disparaît.

On dit adieu, on souhaite bon vent et bonne mer à ce passant qui court les mêmes hasards que ceux auxquels on est exposé soi-même, et quand on constate qu'une fois encore on est seul au milieu de cette immensité, on éprouve un regret, une sensation semblable à celle qu'on ressent en disant adieu à un ami.

Nos voyageurs ont heureusement des livres, des jeux, etc., qui vont les distraire pendant les vingt-cinq jours nécessaires pour les transporter à l'endroit où doit avoir lieu la représentation donnée par le général Wolseley.

Les cataractes du Nil ressemblent beaucoup à nos rapides, et comme on a à remonter le fleuve, l'ouvrage de nos gens consistera surtout à faire des portages.

Ce ne serait qu'un jeu pour des Canadiens s'il s'agissait de travailler ainsi chez nous, mais là-bas, ce ne sera pas gai tous les jours.

Enfin, le vin est tiré, il faudra l'avaler.

Si la mer a ses dangers, le "plancher des vaches," comme les marins appellent d'une manière très irrévérencieuse la terre ferme, a bien aussi ses périls, et nous venons d'en avoir la preuve, il y a quelques jours, dans l'ouragan qui est venu s'abattre sur notre bonne ville de Québec.

La vieille cité n'a pas de chance, c'est toujours elle qui attrappe les coups, et quand ce n'est pas le feu c'est le vent et la grêle qui s'en mêlent.

L'orage avait été prédit par M. Perrin, successeur de Vennor, cassandre de la météorologie, mais on était loin de supposer qu'il aurait cette violence extraordinaire qu'on a malheureusement constatée.

Cela n'a guère duré que cinq minutes, mais que de dégâts pendant ces trois cents secondes. L'église Saint-Jean, la sacristie, l'école des Frères et nombre de maisons particulières ont eu leurs toitures complètement enlevées et transportées à des distances considérables.

Plusieurs personnes ont été blessées par les débris que la tourmente dispersait dans toutes les directions.

Puis tout est rentré dans le calme.

Les perturbations atmosphériques ont été du reste un peu générales pendant cette malheureuse journée, et le télégraphe nous a informé que, dans certains endroits des provinces maritimes, il était tombé jusqu'à six pouces de neige.

\* \*

L'affaire Lynam occupe toujours l'attention du public ; les témoignages de la demande et de la défense ont été entendus, les avocats ont plaidé leur cause et le juge doit donner son jugement sous peu.

Les doctes membres de la Faculté ne s'entendent pas — comme souvent, pour ne pas dire comme toujours — ; pour les uns, Mme Lynam est folle dangereuse, folle à lier ; selon les autres, jamais personne n'a eu l'esprit plus sain, et ces derniers sont bien prêts à admettre que leurs confrères qui ne partagent pas leurs opinions ont complètement perdu la tête.

Parmi les premiers, un médecin aliéniste est venu affirmer qu'il se faisait fort de découvrir, en une seule visite, si une personne jouissait de sa raison ou non.

Cette affirmation ne semble pas avoir convaincu tout le monde, et, pour ma part, je ne pourrai jamais admettre qu'un savant, si savant qu'il soit, puisse prononcer un jugement exact, en matière aussi délicate, en aussi peu de temps.

Quoi qu'il advienne de cette affaire, le public aura gagné à ce qu'elle ait été portée devant les tribunaux, en ce sens que l'attention du gouvernement a été attirée sur l'administration des asiles des aliénés et sur les réformes à faire.

Il en est une surtout qui devient nécessaire, indispensable : c'est la nécessité de nommer plusieurs médecins chargés d'examiner et de soigner les malades de ces établissements.

Le personnel médical de la maison de la Longue-Pointe, par exemple, se compose de deux médecins, dont l'un vient une ou deux fois par semaine, et l'autre tous les jours. C'est dire que toute la charge tombe sur ce dernier.

Un médecin pour *neuf cent cinquante* patients, c'est ridicule, et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour constater qu'il lui est impossible d'étudier chaque cas et de lui accorder les soins et l'attention qu'il mérite.

Il est évident que dans des conditions semblables des erreurs très regrettables peuvent être commises sans que le médecin soit à blâmer.

Au reste, l'affaire Lynam n'est pas la seule que les tribunaux auront à juger, car le demandeur, M. Perry, a exprimé l'intention de soumettre un autre cas du même genre, celui de Mme Sherif. A Beaufort, on parle également d'une autre cause identique.

Vous le voyez, de tous côtés on travaille dans le même but.

\* \*

Par contraste à ces malheureux qui désirent recouvrer une liberté qu'on leur a confisqué injustement, nous nous trouvons en présence d'un cas diamétralement opposé.

Il s'agit d'un individu qui tiendrait beaucoup à être reconnu comme fou et à pensionner à l'asile de la Longue-Pointe.

C'est le fameux de Wolfe, vous savez, ce monsieur bigame et faussaire qui est en prison depuis quinze jours environ.

Après tout, cette idée de vouloir se faire envoyer chez les fous me semble très raisonnable et venir d'un cerveau très bien pondéré et parfaitement sain.

De Wolfe se trouve, en effet, dans de très mauvais draps : il est accusé de faux, ce crime a été commis par lui en Canada, les preuves sont écrasantes et, comme son père ne veut pas s'exécuter et venir à son secours en indemnisant les victimes qu'il a faites, il ne peut éviter la Cour du Banc de la Reine, et par suite une condamnation.

Cette perspective d'aller passer quelques années au pénitencier n'est pas très engageante, et c'est sans doute à force de se retourner dans sa cage que le prisonnier a découvert cette idée lumineuse de devenir fou — *pro tempore*.

Ce serait bien simple, il irait vivre à la Longue-Pointe pendant quelques mois, toute poursuite contre lui serait abandonnée, et un beau matin on découvrirait qu'il est parfaitement guéri.

Résultat : pardon du papa, pardon de la femme numéro un, nullité du mariage avec Mme de Wolfe numéro deux, et pas de restitution des sommes es-croquées.

Et dire qu'il y a des gens — des avocats — qui vont venir mettre des bâtons dans les roues.

\* \*

À propos d'avocats, je relisais dernièrement, dans un vieil ouvrage, la formule du serment qu'ils devaient faire vers la fin du moyen-âge.

Certains articles sont assez curieux, et c'est pour cela que je vous les citerai dans leur style naïf :

"Les avocats jureront que bien et loyalement l'office de advocacie ils exerceront.

"Item que de nulle cause qui ne leur semble estre juste et telle qu'elle se puisse de raison soutenir, ils ne se chargeront.

"Item que les causes desquelles ils seront chargés, le plus tost qu'ils pourront les délivreront.

"Item que nuls articles impertinens en leur escript ils ne escriptront.

"Item que selon la qualité et quantité de la cause et condition de la personne, de leurs salaires modérément se payeront.

"Item qu'ils viennent le plus matin qu'ils pourront.

"Item que l'audience n'empêcheront.

"Item que si en une cause y a plusieurs avocats, l'ung tant seulement la plaidoira, et les autres se tairont.

"Item qu'ils ne feront aucune collations au parquet."

Combien d'avocats observent de nos jours ces préceptes du vieux temps ?

\* \*

Puisque j'ai fait une citation, j'en ferai encore deux autres qui portent leur enseignement.

Vous entendez tous les jours des gens dire, après avoir lu un article, une poésie, une nouvelle, n'importe quoi : "Parbleu ! ce n'est pas nouveau, cela, et on l'a déjà dit."

De là à accuser l'auteur de plagiat, il n'y a qu'un pas, et comme ces sortes d'accusations ne sont pas rares chez nous, on lira avec plaisir ce qu'en dit un vieil écrivain de bon sens, le chevalier d'Accilly :

Dis-je quelque chose assez belle ?

L'antiquité tout en cervelle

Prétend l'avoir dite avant moi.

C'est une plaisanterie donzelle !

Que ne venit-elle après-moi ?

J'aurais dit la chose avant elle.

et Alfred de Musset dans *Namouna* :

Il faut être ignorant comme un maître d'école

Pour se flatter de dire une seule parole

Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

C'est bien clair : rien de nouveau sous le soleil.

\* \*

Le nouveau, tout le monde le cherche, tout le monde fait la chasse au nouveau, et parmi les chercheurs les Américains occupent le premier rang.

Voyez les annonces de Forepaugh, du grand Forepaugh, le rival de l'immense Barnum, pouvez-vous imaginer quelque chose de plus abracadabrant ?

Depuis quinze jours, vous ne pouvez ouvrir un journal sans voir aussitôt une gravure représentant "l'Éléphant blanc, l'animal sacré," la "Lumière de l'Asie," la "Perle du Temple," "l'Étoile du Firmament," "l'Éblouissement du Monde," etc.

Voilà du nouveau ! et tout le monde d'aller contempler cette merveille. J'y suis allé comme les autres, quoique je susses parfaitement à quoi m'en tenir.

Vous l'avez vu aussi, l'animal immaculé, et vous avez constaté comme moi que l'éclatant blanc était tout simplement de couleur gris pas propre.

Forepaugh n'a rien inventé dans ses annonces ébouriffantes, il n'a rien dit de nouveau, mais la manière de le dire était nouvelle.

De là, succès.

\* \* \*

En terminant, j'ai le plaisir de vous annoncer deux bonnes nouvelles.

D'abord, l'apparition d'un livre que tout bon canadien devra se procurer pour le lire et le relire pendant les longues veillées d'hiver.

Cet ouvrage, compilé par M. P.-Ph. Charette, avocat et journaliste, a pour titre : "Noces d'Or de la Saint-Jean-Baptiste," compte-rendu officiel des fêtes de 1884 à Montréal.

La préface, par M. L. Fréchette, se termine ainsi :

"En célébrant le cinquantième de la fondation de cette société, nous avons donc célébré toute une série de victoires civiques, tout un enchaînement de conquêtes morales, toute une suite de triomphes permanents dont l'avenir recueillera les fruits : nous avons célébré enfin notre avènement comme peuple, au soleil de la liberté et de la civilisation.

"Les traits divers de cette grande solennité méritaient bien, n'est-ce pas, d'être recueillies dans un volume complet, et je félicite mon estimable confrère, M. Charette, d'avoir eu cette patriotique idée et de l'avoir exécutée avec autant d'habileté que de persévérance. Il nous donne aujourd'hui un beau livre, qu'il a compilé avec amour, que nous accueillons avec reconnaissance et que nos enfants liront avec orgueil."

Je vous le répète, tout le monde doit avoir ce livre dans sa bibliothèque.

Maintenant, l'autre bonne nouvelle est une représentation qui a lieu lundi soir, c'est-à-dire après-demain, à l'Académie de Musique, où le Club Franco-Canadien donne : "Pierre Lenoir ou les chauffeurs."

Le talent des membres de ce club est une garantie du succès.

A lundi soir.

LÉON LEDIEU.

L'OMELETTE DE L'AMIRAL

C'est une bien jolie histoire que vient de me conter un vieux loup de mer de mes amis, et que je veux vous dire à mon tour.

Courbet, le brave amiral, en est le héros. Il n'était alors que lieutenant de vaisseau, explorant je ne sais quelles côtes barbares de l'Afrique occidentale, là-bas, dans les parages du D'homey. Suivi de cinq ou six matelots, il s'aventure un beau jour assez loin du rivage. Sur la route, il n'a rencontré que des singes, des écureuils, des oiseaux. Exténué de fatigue et de faim, la petite caravane se trouve comme perdue dans ce désert de verdure et d'ombre.

Tout à coup, une hutte apparaît derrière un rideau de palmiers, hutte fort coquette avec ses touffes de lianes en fleurs, mais assez peu égayée avec ses trophées de crânes et de tibias enlacés.

—Entrons, dit le lieutenant Courbet.

Et voilà nos marins dans la cabane d'anthropophages, où trois femmes sauvagesses sont en train de procéder à leur toilette en peignant sur leurs gorges opulentes des soleils roses et des lunes bleues.

Courbet offre aux jeunes négresses de menus objets de verroteries qui leur arrachent de joyeux sourires. Puis on allume du feu pour faire le déjeuner. Une des femmes apportent des œufs ; un matelot les casse, un autre les bat avec un os de poisson en forme de palette. Le lieutenant se recueille :

—Voyons, dit-il à son escorte, qu'allons-nous mettre dans cette omelette ? Pas de lard, pas de fromage ; ni persil, ni oignons, ni cerfeuil ; si encore nous avions des truffes !

Mais, aussitôt, arrêtant au-dessus de la porte un regard étonné et gourmand :

—Des morilles ! s'écrie-t-il ; voici des morilles !

C'était en effet de belles morilles, appétissantes et jaunes, toutes frisotées, qui se balançaient en girlande gracieuse au-dessus de la porte. Du bout de son épée, le lieutenant les cueille et les passe aux

matelots qui les lavent, les coupent, les battent dans l'omelette, quel régal !

Mais, en même temps les trois femmes éclatent en cris déchirants. A genoux, les mains jointes, elles pleurent, elles prient, elles menacent. Elles veulent s'opposer à la confection de l'omelette qui, déjà, roulée avec art, fumante, baigne dans sa sauce d'or. Elle est cuite, elle est servie, elle est mangée. Il ne reste plus rien qu'une odeur suave, un parfum exquis qui embaume la cabane.

Accroupies sur une natte dans un coin de la hutte, les trois négresses, immobiles et muettes, regardent les marins avec stupeur.

—Je parie, dit Courbet, que ces bonnes femmes adoraient leurs morilles ; c'étaient peut-être des félicites et nous avons mangé leurs dieux.

\* \* \*

Nos marins allaient se retirer, laissant comme écot aux négresses dévolées une cascade de perles en verre et un flot de rubans. Mais au moment où ils quittent la table, cinq guerriers farouches apparaissent sur le seuil de la hutte.

C'est le maître de la maison, accompagné de ses quatre fils, quatre hercules armés de flèches et de massues.

—Allons, dit joyeusement Courbet, voici le quart-d'heure de Rabelais : il s'agit maintenant de payer notre omelette.

Les trois négresses sont debout et, montrant du doigt la place où furent les morilles, racontent ce qui vient de se passer.

A leur tour, les cinq sauvages se mettent à brandir leurs massues en poussant des cris de vengeance. Mais le futur vainqueur de Fou-Tchéou n'était pas facile à intimider. Il s'avance aussitôt à la tête de ses marins et, le revolver au poing, il impose respect aux cannibales qui, devant cette vaillante attitude, se radoucisissent comme par enchantement.

L'un de ces sauvages connaissait quelques mots d'anglais, et l'on finit par s'entendre.

Mais quelle révélation ! Sivez vous ce qu'étaient ces morilles exquises : des cervelles humaines, trophées, arrachées aux crânes d'ennemis vaincus !

Le brave amiral n'aime pas, dit-on, à rappeler cette aventure culinaire.

FULBERT DUMONTEIL.

LA DESCENTE DE CROIX

(Voir gravure)

Cette magnifique toile du grand peintre flamand, qui se trouve dans la cathédrale d'Anvers, est considérée comme le chef-d'œuvre de Rubens.

La richesse du coloris, la grandeur de la composition, le dessin pur et le naturel de toutes les poses des personnages de ce tableau, sont admirés de tous les artistes et leur servent d'études depuis deux cents ans.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ne mangez jamais de fruits verts, c'est le conseil que je vous donne cette semaine. Mais les fruits mûris deviennent pour l'estomac, à cette époque, plutôt un bien-être qu'un objet de luxe.

Un déjeuner aux fruits, de temps en temps, fait plus de bien qu'on le pense. Un quart de pommes dans une famille peut sauver bien des frais de médecine. Que les enfants en mangent libéralement. Cependant, évitez les excès. — OUFAVE SULLY.

NOTES ET IMPRESSIONS

En entrant dans le monde, si l'on veut être vertueux, on a peu de modèles à choisir ; si l'on veut être fou, on a cent exemples à suivre. — MME DUPIN.

Avouer que l'on a tort, c'est prouver modestement que l'on est devenu plus raisonnable. — SWIFF.

Si l'on arrive par les camarades, on ne reste que quand on a du talent. — SORIBE.

On ne trouve jamais l'expression d'un sentiment que l'on n'a pas ; l'esprit grimace et le style aussi. — LAMENNAIS.

Le plus grand blagueur est celui qui croit ou qui prétend croire que dans tout et chez tout il n'y a que de la blague. — BARNUM.

LE PRISONNIER SUR PAROLE

C'était en messidor : la nuit tombait. La mer, Furieuse, mêlait ses noirs sanglots dans l'air Aux sifflements du vent qui courbait les grands chênes. La ville, on avait vu, près des files prochaines, Au large, des vaisseaux croiser vers Quiberon. Puis les Bleus occupèrent la plage ; et le canon, Jusqu'au soir, avait tonné par intervalle.

— Non loin de la presqu'île, en une vaste salle D'un manoir que le vent fouettait en tous côtés, Un haut vieillard marchait à pas précipités, Plein d'angoisse, les bras croisés, muet et sombre. Tout au fond, une femme, immobile, dans l'ombre, Plein, en écoutant grandir dans le lointain, Vers la côte, l'écho du combat incertain, Et l'heure s'écoulait plus sinistré et plus lente....

— Au dehors, redoublait l'effort de la tourmente, Quand soudain, dominant la rafale et le bruit, Le glop d'un cheval retentit dans la nuit. Brusquement, un soldat, un Vendéen, très pâle, Le front baissé, parut sur le seuil de la salle : — Père !... ma cour !... fit-il en mots entrecoupés, Et tomba dans les bras des siens, surpris, frappés D'effroi, de joie, en sa présence inattendue : — Eh bien, dit le vieillard, la bataille ?

— Perdue, Hélas ! Hoche est vainqueur ! — Et Sombrenil ? — Prisonnier ! — Mais je me suis rendu, mon père, le dernier, — Avec mes compagnons déçimés... car les nôtres — Sont morts, les uns frappés dans le combat, les autres, — En mer !

Le triste aïeul à ces mots frissonna : — Dieu protège le Roi ! dit-il, — et se signa.... — Alors, la jeune sœur, attendrie, ivre et fière, A genoux, répandit son âme tout entière. Oh ! retrouver celui que l'on a cru perdu, Après avoir souffert et longuement attendu, C'est une joie, un jour béni que le ciel donne.... Elle avait tant prié sainte Anne, sa patronne ! Jésus ! comme ses pleurs furent vite essuyés ! Elle parait, sachant ses vêtements mouillés : — Frère, plus de tourment, sont ces images funestes ! — De départ, du combat, ou fui... puisque tu restes ! — Dis, nous serons heureux ensemble, n'est-ce pas ?.... Charmée, elle entourait sa tête de ses bras.

— Lui, l'écoutait bercé doucement par son rêve : Il revit les coteaux d'or, quand le jour s'échève, Le donjon paternel brilla dans l'or du soir, Les grands bois, le foyer où l'on venait s'asseoir, Heures saintes hélas ! et si vite envolées, Et les cloches lançaient leurs joyeuses volées, Avec les gais refrains des gars dans les pardons.... O sa jeunesse en fleur, et ses doux abandons !.... — Et, plus tard, vision maintenant effacée, Il retrouvait, là-bas, la douce fiancée.... — Charmes des souvenirs, soufflés purs qui passez Sur nos fronts blanchissants et nos têtes grises, C'était vous qui chantiez alors à son oreille.... — Loin de lui les fureurs sanglantes de la veille ; Il errait, s'enivrant des brises de la mer.... Longtemps, il respira votre parfum amer, O lande !

— Tout à coup, dans l'antique demeure, Au buffet, comme un glas, sonna le tintement l'heure, Tout se tut.... on sentit comme un souffle puissant Passer.... le Vendéen se dressa frémissant ; Un sanglot souleva sa poitrine oppressée ; Son serment apparut, sinistre, à sa pensée.... Partir, c'est le devoir, — d'ailleurs, c'est l'affront ! Il chancela, prenant entre ses mains sa front.... — Adieu, dit-il, je dois subir le sort des armes ! — Et comme ils l'entouraient tous, retenant leurs larmes, Il ajeta dans le silence et la stupeur : — Mon père, j'ai donné ma parole d'honneur ! Grand Dieu ! partir, quand tout l'attache et le convie ! S'arracher pour jamais à la paix, à la vie ! Voir l'éblouissement de son rêve obscurci, Hélas ! pour une mort sans gloire et sans merci !

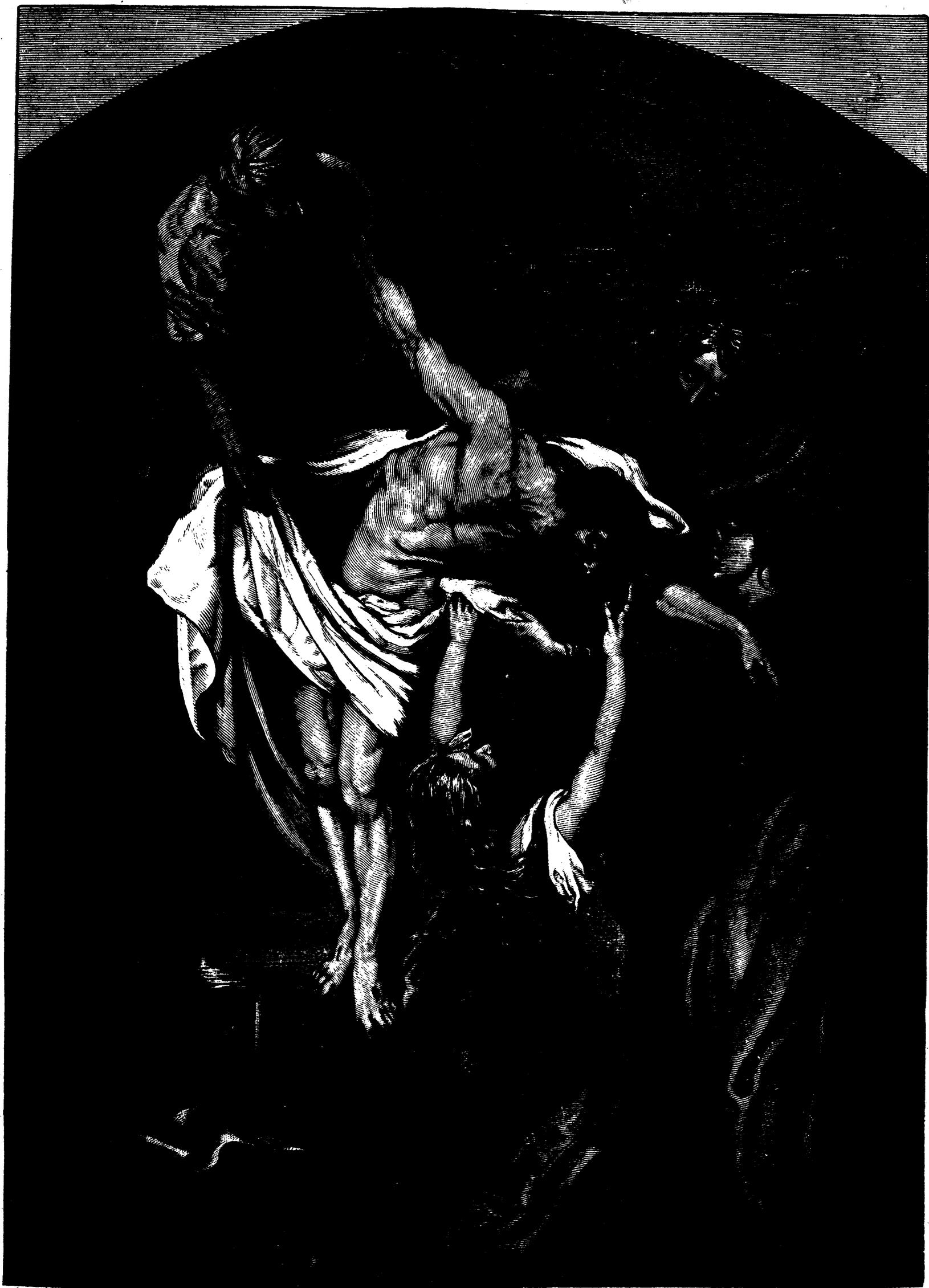
— Mais le vieillard avait compris. Levant la tête, Debout, comme un vieux pin au fort de la tempête, Tranquille, il promena ses regards anxieux Autour de lui, prenant à témoin ses aïeux Qui l'écoutaient pensifs, e qui semblaient comprendre ; Et pâle, d'une voix forte, sans plus à tendre : — C'est bien, partez, mon fils ! dit-il.

— A ce moment

L'orage se loulait son sourd mugissement Dans la nuit, et le vent plourait dans les bruyères ! Alors, malgré les cris et en dépit les prières, Mûr é le désespoir d'un cœur déchiré, Seul devant son devoir héroïque, s'éleva, Grand de la hauteur de la mort acceptée, Le jeune homme embrassa sa sœur épouvantée, Et partit !

— Saluez, ombre de Régulus ! — Le lendemain, à l'heure où tinte l'Angélus, Il tombait, couronnant la sanglante journée, Martyr de la gloire et de la foi donnée ; Et les Républicains — de son date — les plus vieux, Visèrent droit au cœur — en s'essayant les yeux !

Amédée Bénaud.



LA DESCENTE DE CROIX

su  
ro  
qu  
pe  
tè  
to  
la  
pe  
m  
ca

por  
me  
l  
nu  
fa  
por  
ma  
son  
jou  
mai  
à l  
le  
laq  
de  
po  
qu  
de  
se  
d'  
CH

LA  
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

VIII

DERNIER COUP

(Suite)

Le caractère de la créole reprenait parfois le dessus. Elle s'abandonnait à son chagrin comme une algue roulée par le flot. A certaines heures, il lui semblait que jamais elle ne sortirait du gouffre creusé sous ses pas. Mélati devait alors relever son courage et tenir tête aux chagrins grandissants qui les accablaient toutes deux. Elle n'avait point le temps de pleurer, la chère et sainte fille. Sa probité l'avait obligée de peindre rapidement les dix éventails promis ; le marchand de la rue de Douai avait choisi dans les cartons de Gaston trois superbes études ; on avait

terme vous ne paierez pas davantage... Un matin, votre oncle de Marolles ! il a voulu que la fortune restât dans sa famille...

— Eh bien ! fit Mélati, mon père était le fils de son frère.

— C'est possible, ma belle enfant, mais il vous sera peut-être difficile de prouver que votre mère...

— Assez, monsieur ! fit Mélati en se levant, si nous n'avons pas payé dans un mois, nous quitterons votre maison.

— J'y compte bien, répliqua-t-il.

Deux semaines se passèrent encore. Enfin, un paquet couvert d'estampilles fut remis à Arinda. Il venait des Indes, et renfermait pour elle l'arrêt de sa destinée.

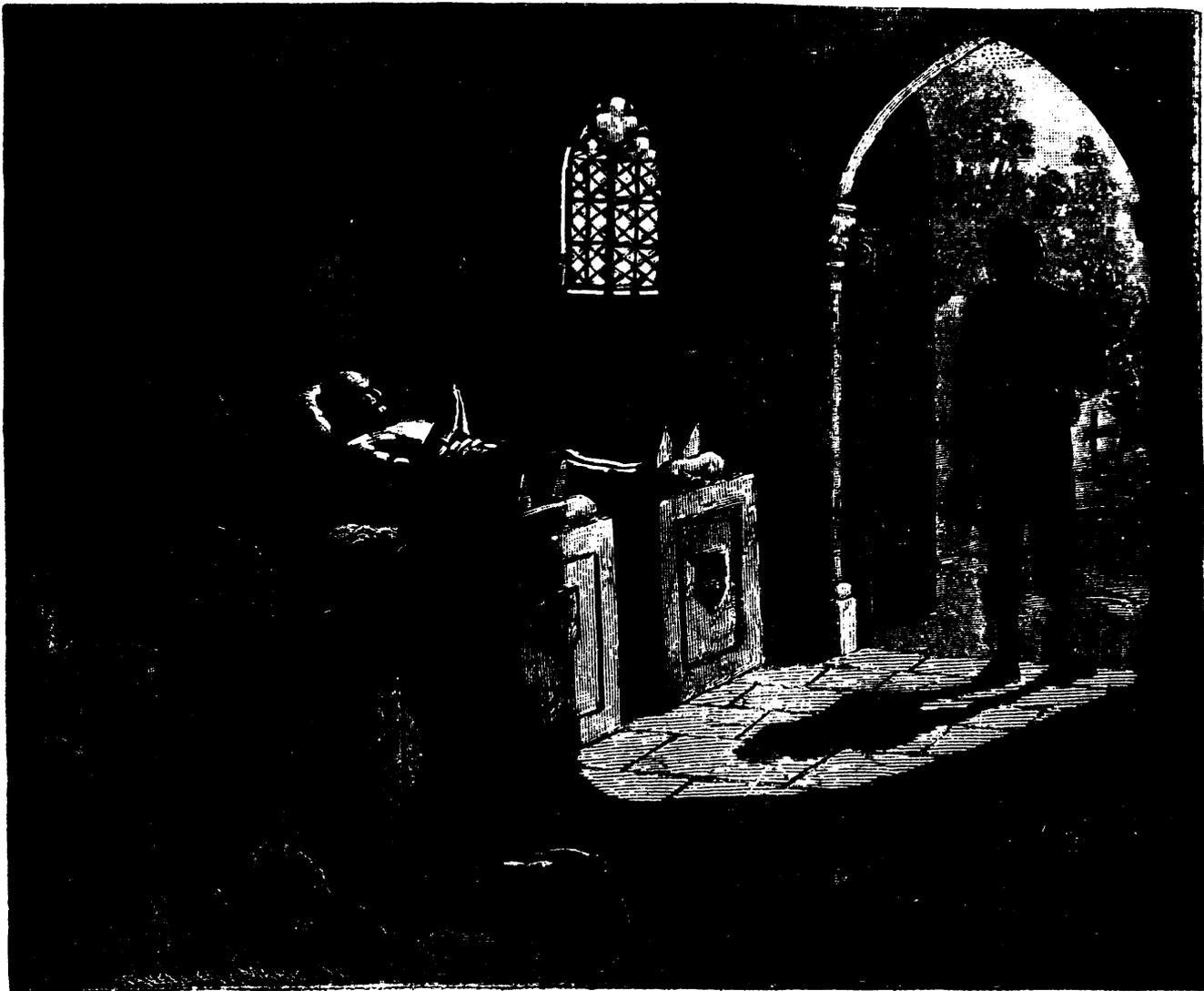
Sa fille était absente quand elle le reçut. D'une main défaillante elle l'ouvrit, lut le commencement de la lettre de M. de Tuvais, puis elle saisit le journal et apprit comment dans l'incendie du consulat avaient été brûlés les actes prouvant son légitime mariage avec Gaston de Marolles.

C'est la ruine, plus que la ruine.

Désormais, M. de Luzarches lui interdirait de

ne lui laisserait rien ! rien ! pas même un nom ! Dans la lettre qu'elle écrivit à M. Danglebeau, elle résuma les douleurs et les sacrifices de sa vie.

« Dieu m'éprouve au-dessus de mes forces, dirais-je, si je n'étais pas chrétienne. Je ne survivrai pas longtemps au malheur qui m'accable. Je vous en supplie, continuez à protéger de loin mon enfant. Croyez-en la parole de Gaston et le serment d'une mourante, en défendant nos intérêts, vous accomplirez un acte de justice. Le triomphe des méchants est souvent de courte durée, M. de Luzarches l'apprendra quelque jour... Il m'a offert des secours que j'ai refusés avec indignation... Nous recevrons dans son entier la succession d'Henriot de Marolles, mais nous n'accepterons jamais l'aumône de celui... Vous m'avez comprise, mon ami, jamais peut-être nous ne retrouverons les papiers que mon mari emportait avec lui suivant le désir de son oncle ; jamais nous n'irons en mendiantes frapper à la porte de ce château de Marolles qui nous appartient légitimement, nous garderons notre pauvreté fière, et vous saurez, vous et vos amis, que la veuve et l'orpheline de Gaston restent dignes de votre protection et de votre



Lorsque Rameau d'Or pénétra dans la chapelle, Sébas s'y trouvait déjà — (Voir page 166, col. 1.)

porté au mont-de-piété les derniers draps et les vêtements d'été.

La misère, une misère noire, sans merci, sans atténuation, régnait dans l'appartement de la rue Truffaut. On s'y couchait de bonne heure, afin de ne point dépenser d'huile. On s'y privait de feu, on y mangeait à peine. Arinda finit par ne plus quitter son lit, et l'inquiétude causée par sa santé vint s'ajouter encore aux angoisses de sa fille. Le propriétaire réclama le montant du loyer, il fut impossible à Mélati de remettre même un acompte. Elle alla le voir, lui expliqua la situation terrible au sein de laquelle sa mère et elle se débattaient depuis plus de six semaines.

Mais le propriétaire de l'immeuble était un homme positif, ancien bonnetier retiré, répulsif à tout ce qui ressemblait à un roman. Il ne crut pas un mot des révélations que Mélati lui faisait en pleurant, et se borna à lui répondre :

— Un homme pratique ne croit guère aux oncles d'Amérique ni aux papiers d'affaires attendus de Chandernagor. Vous ne payez pas, au prochain

porter le nom de Marolles, et sa fille, sa belle enfant, n'oserait plus parler de son père. Arinda perdit le sentiment de l'existence, et ne le retrouva que sous les larmes et les baisers de Mélati. Celle-ci, en rentrant de reporter son travail, vit sa mère à demi morte, et trouva dans ses mains crispées les papiers dont la lecture l'avait bouleversée. Tout en essayant de rappeler sa mère à la vie, Mélati prit connaissance de la lettre et de l'article du journal. Dans une minute, elle comprit tout et renonça à ce rêve de fortune caressé pendant de si longues années par Gaston de Marolles. Avec une énergie admirable, elle accepta l'épreuve du présent et les douleurs de l'avenir, et lorsque sa mère ouvrit les yeux, elle lui dit avec l'accent d'une ineffable tendresse :

— Je sais tout ! Je te reste ! et nous nous aimons.

A partir de ce moment, Arinda sentit sa vie atteinte à sa source même. Jamais elle ne se plaignait, elle pleurait sans bruit, et ses larmes coulaient sur sa belle figure pâle. Chaque fois que son regard se reposait sur Mélati, elle éprouvait une commotion au cœur. Quel serait l'avenir de cette enfant ? Elle

dévouement."

Cette lettre fut pour ainsi dire le testament d'Arinda. Peu de jours après qu'elle l'eût écrite, elle reçut notification d'avoir à quitter la maison dont il lui devenait de plus en plus impossible de solder le loyer, et, par une pluvieuse journée de mars, la mère et la fille, escortant une misérable charrette à bras, chargée des meubles que leur accordait la loi, quittèrent la rue Truffaut sans laisser leur nouvelle adresse.

IX

UN PROTECTEUR

C'était la fête des Rameaux. De chaque maison de la moindre mesure, chacun à Marolles sortait ce jour-là une branche verte à la main. Les uns portaient un bouquet de buis coupé dans la haie, les autres un rameau de bouleau garni de chatons d'or pâle. Les enfants paraissaient fiers de tenir dans leurs bras ce bouquet échappé aux neiges hivernales, ou cette promesse du printemps. Dans la petite église de Marolles, des mains pieuses avaient jonché

le chemin par lequel le prêtre devait passer pour asperger le peuple. Les fronts demeuraient recueillis ; la grande tristesse de l'église planait sur la foule.

Après l'office, dont la lenteur majestueuse et les rites mystérieux laissent une pâleur souffrante sur le front des assistants, chacun d'eux, en quittant l'église du village, se dirigea vers le cimetière. Il l'entourait comme un jardin, mettant la blancheur des croix au milieu des ifs sombres, opposant la teinte noire de divers monuments au ton pâle des saules bourgeonnants.

Jarnille et Colette, d'énormes branches de buis à la main, se trouvaient à leurs places, pimpantes, endimanchées ; elles priaient Dieu de bon cœur, après avoir adressé à leurs voisins un salut cordial.

Dans le banc seigneurial où jadis le vieil Henriot venait plaider devant Dieu et discuter avec lui, se tenait Sébas, courbé en deux, les cheveux tout blancs, le visage marqué du sceau d'une inoubliable douleur.

Au milieu des hommes restait Rameau d'Or, chantant d'une voix sonore, qu'il aimait naïvement à faire admirer.

L'abbé Choisel adressa aux pauvres gens qui l'entouraient des paroles simples, empreintes de l'esprit de l'Évangile. Il ne chercha point des textes d'une compréhension difficile, il ne leur parla point de devoirs étrangers à leur vie rustique, à leur existence modeste ; il se fit catéchiste pour les vieillards, les pauvres, les enfants, et tous en quittant le saint lieu emportèrent au fond de leur âme un rameau d'espérance divine qui devait sans fin fleurir dans leur âme.

Sous le porche, les hommes s'abordaient. Il faut bien avouer qu'on y entama des affaires et qu'on y conclut des marchés. Les femmes, préoccupées de moindres intérêts, étudiaient le costume de leurs rivaux en élégance villageoise.

Tandis que Jarnille causait avec les voisines, Colette tourna plus d'une fois la tête pour voir si Rameau d'Or ne viendrait point la rejoindre, mais le jeune garçon, une fois la messe terminée, entra dans le cimetière et marcha entre les monticules verdissants jusqu'à ce qu'il arrivât à la chapelle dans laquelle la famille de Marolles avait sa sépulture depuis cinq cents ans. Elle était disposée à la façon des "enfeux" qu'on trouve dans les antiques églises. Une petite voûte jetait son ombre sur les tombes dont le caractère variait suivant les siècles qui les virent construire.

Le premier, à droite, était surmonté d'une statue couchée de chevalier armé de toutes pièces ; celui-là, le premier des Marolles, était tombé pour une cause sainte, et l'Église protégeait sa sépulture après avoir béni son épée. Une dame de Marolles, portant une coiffe de velours à torsade de perles, la cordelière d'or serrant la robe, les pieds posés sur un lévrier, lui succédait. Puis on voyait tour à tour une abbessse, la croix d'ivoire en main, un évêque mitré, des guerriers dans leur armure damasquinée, de grands seigneurs vêtus de velours et de damas. Sur les deux dernières, point de statue, une simple inscription : HENRIOT DE MAROLLES, décédé le 18 décembre 1881 — puis, dans le dernier "enfeu," une plaque portant cette phrase : GASTON DE MAROLLES, dernier du nom, assassiné le 15 décembre 1881.

Lorsque Rameau d'Or pénétra dans la chapelle funéraire, Sébas s'y trouvait déjà. Des sanglots plein le cœur, il pria à la fois pour le vieillard qu'il avait servi, pour l'enfant qu'il avait aimé, le jeune homme dont il avait défendu la cause. Il ne se dérangea point en entendant pousser la porte, il ne tourna pas la tête en entendant pleurer.

Rameau d'Or cassa la moitié de sa branche de buis et la déposa sur la tombe de Gaston de Marolles, puis, après une demi-heure passée dans ce lieu funèbre, il sortit et reprit sa marche à travers le cimetière.

En ce moment, Sébas quittait également la chapelle.

D'un regard attendri il suivit Rameau d'Or, puis machinalement il prit le même chemin.

A l'extrémité du cimetière se trouvait un coin isolé, mal entouré par la muraille croulante. Le terrain conservait des sillons inégaux, mais rien n'indiquait que des chrétiens y dormaient leur dernier sommeil. Les ronces, les orties y grandissaient à l'aise, jetant leurs ramures, étendant leurs branches ligneuses. Personne n'y pénétrait, et le soir, les gens peureux se signaient en passant à côté.

Rameau d'Or gagna l'angle le plus reculé de cette

partie du cimetière, tira un couteau de sa poche et, penché sur une tombe récente, il en arracha les mauvaises herbes, ensuite, ramassant des pierres tombées de la crête de la muraille, il rétablit le cadre fruste ména. é autour de cette fosse, planta son rameau b nit dans la terre et demeura la tête dans ses mains, absorbé par une grave pensée.

Lorsqu'il se leva, un homme était derrière lui.

— Sébas ! fit-il avec une sorte de crainte.

— As-tu regret de me rencontrer ? demanda le vieillard.

— Bien au contraire, répondit le jeune garçon, vous savez combien je vous respecte et je vous aime.

— Tu n'as point peur, non plus, pas vrai ?

— De quoi aurais-je peur, M. Sébas ?

— Eh bien ! puisque tu m'aimes et que tu honores la vieillesse, assieds-toi sur cet éboulement, et là, face à face comme deux hommes, les yeux dans les yeux, causons un peu.

— On ne peut parler ici que de choses tristes.

— Comme tu dis, mon garçon ; mais j'ai assez vécu pour savoir que la vie n'est pas gaie, et tu commences ton apprentissage... Non, l'enfer n'est pas gai ! Certes, jamais un "champ de repos" ne respire la joie, mais on y sent planer le recueillement et l'espérance. Des pères, des fils, des sœurs prient pour des âmes bien-aimées. La croix garde les tombes ; l'ombre du clocher les couvre... Ici, rien de tout cela ! Je suis vieux, Rameau d'Or, j'ai vu mourir bien des gens dans le village de Marolles, et sans qu'il me soit besoin de plaques commémoratives, je puis te citer le nom de ceux qui reposent là... Près du mur, sous cet amoncellement de ronces, Pierre Recru, le plus dangereux braconnier du pays. Surpris par un garde, il tira dessus, l'atteignit en pleine poitrine, puis il se fit sauter la cervelle afin d'éviter une condamnation à mort.

"Josan Vermeil, à côté. Celui-là partit pour Paris après avoir multiplié ici les mauvais coups, se fit condamner trois fois pour des vols graves, finit par assassiner deux vieilles gens afin de les voler, et fut guillotiné devant la mairie de Marolles. Plus loin, André Carrière. Un soir qu'il était ivre, passant devant un calvaire, sa hache sur l'épaule, il jura de le mettre à bas. Trois coups de cognée, et le grand crucifix oscilla sur sa base, au quatrième il s'abattit avec un bruit terrible, écrasant le misérable sous ses débris. On jeta ici sans prière le calvaire du sacrilège. Litold, un hérétique, est couché tout près..."

"Voici la dernière fosse, Rameau d'Or, et sur la terre on a planté des fleurs, on a rangé des pierres en forme de croix ; une main pieuse a voulu montrer que celui qui dort là ne méritait point semblable sépulture... Est-ce ce que tu penses, mon ami ? Est-ce pour cette raison que tu entretiens la fosse de Chemineau et que tu viens y mettre une touffe de rameau béni ?

— Pourquoi me dites-vous ces choses ? demanda Rameau d'Or.

— Parce que nous sommes deux à nous agencer ici.

— Deux ! moi, d'abord... mais l'autre ?

— L'autre, c'est le vieux Sébas.

— Vous ! répéta l'enfant, vous !

— Et sais-tu ce que nous faisons en agissant de la sorte ?

— Acte de bons chrétiens, sûrement, père Sébas, puisque c'est une salutaire pensée de prier pour les morts...

— Acte de juges, aussi ; nous protestons contre l'accusation qui frappa ce malheureux.

— Ainsi, demanda Rameau d'Or, vous ne croyez point que Chemineau ait assassiné M. Gaston de Marolles ?

— Non !

— Mais qui donc ? qui donc ? demanda le jeune garçon.

— On le découvrira plus tard. Dieu parlera, sois-en sûr. La Providence garde toujours en réserve la récompense de l'innocence et le châtement du coupable.

— La Providence ! comment s'y prendra-t-elle, Sébas ?

— Je l'ignore. Il lui suffit d'une ligne d'écriture, d'un incident vulgaire, d'un enfant comme toi, peut-être...

Rameau d'Or trembla de tous ses membres.

— Et celui qui manquerait à son devoir, celui qui ne vendrait ni la victime, ni le misérable qu'on accuse de meurtre ?... dit-il d'une voix rauque.

— Celui-là n'aurait de repos ni en ce monde ni dans l'autre...

— Vous avez raison, Sébas ! ni en ce monde ni dans l'autre...

Il demeura pensif, les coudes sur ses genoux, le menton dans la paume de ses mains.

Le vieillard le contempla longuement avec une sollicitude affectueuse et triste, puis il ajouta :

— A chacun Dieu trace son devoir en ce monde ; le mien est de garder comme un chien fidèle l'héritage des Marolles, et je n'y failirai pas.

— L'héritage des Marolles ! répéta Rameau d'Or.

— Oui, petit, fit Sébas en appuyant ses deux mains sur les épaules de l'enfant comme s'il voulait donner plus d'autorité à ses paroles... M. Gaston est mort, et sa veuve n'a pu produire aucun papier constatant la validité de son mariage contracté aux Indes... ces papiers existaient, cependant... M. Gaston les avait emportés avec lui, selon le désir, la volonté du vieil Henriot... La preuve que Chemineau ne fut pas coupable du crime dont on charge sa mémoire, c'est qu'il ne pouvait tuer que pour voler ce malheureux ! Or, il a été prouvé que M. Gaston possédait juste assez d'argent pour payer sa place en chemin de fer de Paris à Grenoble, ne devait rien garder sur lui, hors ses papiers qui, à eux seuls, valaient quatre millions...

— Quatre millions ! répéta Rameau d'Or.

— Si par un miracle Mme de Marolles et sa fille renaissent en possession de ces papiers, riches, sinon consolées, elles reviendraient au manoir, et chaque jour tu les verrais prier dans la chapelle que nous quittons... M. de Luzarches est parti après avoir congédié les serviteurs. Tous se sont dispersés et je reste seul pour entretenir le château seigneurial et empêcher le jardin de se changer en pré. Les héritières reviendront, ramenées par la main de Dieu, je veille sur leur héritage.

— Sébas, n'avez-vous point entendu dire au notaire, M. Danglebeau, à l'abbé Choisel, que toutes les démarches faites il y a quelque temps pour retrouver Mme et Mlle de Marolles étaient demeurées infructueuses ?

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Qu'en dépit des recherches...

— On a mal cherché, v'là tout, Rameau d'Or, quand on accepte une mission, il faut la foi ; je l'ai, moi ! et je suis que je réussirai. Ceux qui ont cherché Mme de Marolles se sont lassés trop vite... Il faut un miracle, soit ! eh bien ! le miracle se fera ! Mais les héritières reviendront à Marolles.

Les yeux de Rameau d'Or éincelèrent.

— Oui, oui, elles reviendront sauvées par les humbles, ramenées par les plus pauvres de leurs amis. Vous avez raison, Sébas, et vous avez bien fait de me dire ces graves paroles sur la tombe de Chemineau. Je m'en souviendrai toute ma vie.

Il cassa une mince branche de buis, la cacha dans sa poitrine et sortit avec Sébas du coin maudit du cimetière.

Sans y songer, sans s'en douter, ils y avaient passé deux heures. Le vieillard serr les mains de l'enfant, et Rameau d'Or s'enfuit en courant du côté de l'auberge du Soleil Levant, tandis que Sébas rentrait dans le manoir vide de ses maîtres.

Jarnille accueillit assez mal le jeune garçon.

— L'auberge regorge de voyageurs, dit-elle, ne pouvais-tu rentrer après les offices au lieu de perdre ton temps en flâneries.

— Je vous demande pardon, madame, je suis allé porter un rameau dans la chapelle de la famille de Marolles.

— C'est bien, cela ! fit Colette.

— Cela suffit, rattrape le temps perdu, mon enfant. On ne sait à qui répondra au milieu de cette cohue... c'est la prospérité de la maison je ne dis pas le contraire, mais il n'en est pas moins certain que je suis sur les dents !

— De si jolies dents ! répliqua Rameau d'Or.

Jarnille sourit et courut à ses fourneaux, tandis que l'enfant descendait à la cave. On se coucha tard au Soleil-Levant, cette nuit-là. Depuis la nuit tragique qui vit à la fois le dernier souper de M. de Luzarches et l'assassinat de Gaston, la curiosité publique excitée avait fait de Marolles le but d'une excursion. On descendait chez dame Jarnille, on demandait à visiter la chambre n° 7, la chambre du crime. Jarnille, avec un instinct de Parisienne adroite, n'eut garde d'y rien changer. Personne n'y l'osa, pas même un Anglais fantaisiste qui offrit cinq cents francs pour l'occuper durant une nuit. Le lit

resta co  
blant in  
trouvai  
près du  
tés ! Ja  
cette ch  
de Mar  
tête br  
étaient  
coupabl  
jusque  
Quel  
gers. L  
chargai  
dait poi  
ses souv  
pression  
durant  
Dervau  
qui pre  
drame,  
tion :  
— Tu  
âtre, pa  
— Le  
Puis,  
— Le  
la table  
entre le  
— Si  
mancier  
— A  
— Tu  
du Sole  
— Ce  
sieur, se  
— Po  
— Pa  
— Et  
fais-tu i  
chose, e  
mieux p  
— Ça  
fant en  
— Ré  
dans les  
— Vo  
— Se  
— M  
J'ai mor  
gagner  
un état  
rien de  
— D  
sionnain  
graphe  
là un a  
bro-ses,  
tières, c  
bout de  
ajoute  
crêtes d  
Mais ric  
place qu  
primerie  
donné t  
— Je  
en seco  
ma liber  
— Ob  
garde to  
un dran  
indicati  
— De  
Il ser  
centil a  
La, re  
lui paru  
le guide  
l'intérêt  
Tout  
avant. L  
juré de  
Un lion  
puissan  
s'était p  
douce cr  
chéris-s  
d'Or n'e  
en eût d  
gorné, e

resta correct et froid avec sa couverture faite, semblant inviter au sommeil. Le fauteuil sur lequel se trouvait Gaston pendant qu'il écrivait, demeura près du bureau. L'encrier, la plume furent respectés ! Jarnille ajouta seulement à l'ameublement de cette chambre un portrait photographié de Gaston de Marolles. Tous ceux qui voyaient cette belle tête brune sur laquelle la bonté et la droiture se reflétaient, se prenaient à regretter que le procès du coupable n'eût pas été fait et que la mort l'eût suivi jusque dans son crime.

Quelquefois Jarnille servait de cicérone aux étrangers. Lorsque ses occupations la renaient, elle chargeait Rumeau d'Or de ce soin. Celui-ci ne tardait point à se laisser entraîner par la puissance de ses souvenirs, et un jour qu'il mimait avec une expression passionnée la scène qui s'était passée la nuit d'orage, un écrivain de Paris, Louis Dervaux, venu avec un de ses amis, Jean Lagny, qui prenait des croquis destinés aux décors d'un drame, dit à l'adolescent avec une sorte d'admiration :

— Tu dieu ! quel acteur tu ferais ! Aimes-tu le théâtre, par hasard ?

— Le théâtre ! fit l'enfant, je crois bien !

Puis, regardant le dessin de l'artiste :

— Le corps de la victime doit être plus courbé sur la table, monsieur, et le couteau planté tout droit entre les épaules !

— Si tu veux, mon petit bonhomme, reprit le romancier, je t'emmène à Paris.

— A Paris ! répéta l'enfant.

— Tu serais content j'espère de changer l'auberge du Soleil-Levant pour la capitale.

— Certainement, j'aimerais à habiter Paris, monsieur, seulement je voudrais y rester mon maître.

— Possédez-vous des rentes, maître Rumeau d'Or ?

— Pas un sou !

— Et tu parles de liberté, malheureux ? Mais que fais-tu ici ? Tu travailles. A Paris, ce sera la même chose, excepté que la besogne sera moins rude et mieux payée.

— Ça ne peut me convenir alors ! répondit l'enfant en secouant la tête.

— Réfléchis, cependant, on ne vit pas de flâneries dans les rues...

— Voilà cependant le seul état que je choisirais. Seriez-vous paresseux, Rumeau d'Or ?

— Moi ! demande à dame Jarnille ! Seulement, j'ai mon idée. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de gagner quelques sous par jour à Paris, en exerçant un état honnête, et de n'être cependant assujéti à rien de régulier ?

— Dame, mon garçon, on peut se faire commissionnaire... Mais l'état a bien perdu depuis le télégraphe et les colis postaux... Décretteur, par-ci par-là un savoyard s'obstine à garder sa boîte et ses broches à côté d'un bec de gaz... Ouvreur de portières, c'est gavroche et mal porté... Ramasseur de bouts de cigares... Dans des livres fantaisistes on ajoute fabricant d'œufs de bouillon, découpeur de crêtes de coq, vernisseur de pattes de dinde... Mais rien de tout cela ne vaudrait la bonne petite place que je voulais t'offrir : la copie à porter à l'imprimerie... Je ne dine jamais chez moi... Je t'aurais donné trente francs par mois...

— Je ne puis accepter, monsieur, répondit l'enfant en secouant la tête, je vous le répète, j'ai besoin de ma liberté !

— Obstiné ! viens me voir là-bas, toujours, et garde toujours cette adresse... j'ai bien envie de faire un drame avec la chambre n° 7, tu me donneras des indications précises.

— De grand cœur, monsieur.

Il serra la carte de l'écrivain dans sa veste, et descendit après avoir fermé la sinistre pièce.

La rencontre de Léon Dervaux et de Jean Lagny lui parut providentielle. Ceux-là lui aideraient, ils le guideraient dans ses recherches sans se douter de l'intérêt qu'il avait à les poursuivre.

Tout se réunissait désormais pour le pousser en avant. Il sentait que son devoir était tracé, il s'était juré de le remplir, et cependant, il attendait encore. Un lien cher, un lien dont il ignorait lui-même la puissance, le retenait à Marolles. Dame Jarnille ne s'était pas seule montrée bonne pour l'orphelin. Une douce créature se dévouait à sa misère ; Colette le chérissait comme la sœur la plus tendre, et Rumeau d'Or n'eût pas davantage aimé sa sœur si le ciel lui en eût donné une. Cet attachement avait lentement germé, et sa floraison demurerait encore mystérieuse.

Dans l'innocence de son cœur, Colette pouvait dire à son ami : " Je serai ta femme ! " Son clair regard n'avait point à se baisser ; sa voix ne tremblait pas. La sérénité d'une chasteté parfaite demeurait sur son front. Rumeau d'Or avait pu durant les années de l'adolescence vivre à côté de Colette, il la voyait grandir et devenir la plus jolie fille du pays, sans ressentir ni trouble ni jalousie, et pourtant, à l'idée de quitter cette rose de haie, ce lis sauvage, il sentait une larme monter à ses yeux.

Que penserait-elle d'ailleurs de ce départ ? Ne l'accuserait-elle point au fond de son âme de ne plus l'aimer, comme Jarnille le soupçonnait d'être ingrat. A cette pensée, il crispait ses mains, il se roulait de chagrin sur son lit, demandant à Dieu la force d'accomplir son devoir, et quel devoir !

Depuis son entretien avec Sébas, il avait perdu le sommeil ; à partir du jour où les deux Parisiens lui promirent leur aide, il se jugea doublement coupable. Evidemment, le ciel se déclarait en lui donnant des auxiliaires.

Il s'accorda une semaine encore. A mesure que passaient les jours, la défaillance le prenait. Cependant, il résolut d'en finir, et le dimanche de la Quasimodo, prenant le bras de Colette sois le sien, il l'entraîna dans les prés.

— Viens cueillir des primevères, dit-il.

(La suite au prochain numéro.)

LA NAVIGATION AÉRIENNE PAR L'ÉLECTRICITÉ  
(Voir gravure.)

Le problème de la direction des aérostats longtemps considéré comme une utopie, a fait depuis quelques années de grands progrès dans l'esprit des savants et des ingénieurs ; et on a dû revenir sur cette opinion que les ballons manquaient de point d'appui dans l'air. Au our l'hui, le problème paraît résolu. MM. les capitaines Renard et Krebs auront eu l'honneur de réaliser la première expérience absolument complète de navigation aérienne par les aérostats, et ils méritent à ce titre toute la reconnaissance de leurs contemporains.

Voici le compte rendu de la mémorable ascension du 9 août dernier :

« A quatre heures du soir, par un temps presque calme, l'aérostat, laissé libre et possédant une très faible force ascensionnelle, s'élevait lentement jusqu'à hauteur des plateaux environnants. La machine fut mise en mouvement, et bientôt, sous son impulsion, l'aérostat accélérât sa marche, obéissant fidèlement à la moindre indication de son gouvernail.

« La route fut d'abord tenue nord-est, se dirigeant sur le plateau de Châtillon et de Verrières ; à hauteur de la route de Choisy à Versailles, et pour ne pas s'engager au-dessus des arbres, la direction fut changée et l'avant du ballon dirigé sur Versailles.

« Au-dessus de Villacoublay, nous trouvant éloignés de Chalais d'environ 3 milles et entièrement satisfaits de la manière dont le ballon se comportait en route, nous décidâmes de revenir sur nos pas et de tenter de descendre sur Chalais même, malgré le peu d'espace découvert laissé par les arbres. Le ballon exécuta son demi-tour sur la droite avec un angle très faible (environ 11°) donné au gouvernail. Le diamètre du cercle décrit fut d'environ 950 pieds. Le dôme des Invalides, pris comme point de direction laissait alors Chalais un peu à gauche de la route.

« Arrivé à hauteur de ce point, le ballon exécuta avec autant de facilité qu'on eût pu s'y attendre, un changement de direction sur sa gauche ; et bientôt il venait planer à 950 pieds au-dessus de son point de départ. La tentation de descendre que possédait le ballon à ce moment fut accusée davantage par une manœuvre de la soupape. Pendant ce temps il fallut, à plusieurs reprises, faire machine en arrière et en avant afin de ramener le ballon au-dessus du point choisi pour l'atterrissage. A 240 pieds au-dessus du sol, une corde larguée du ballon fut saisie par des hommes, et l'aérostat fut ramené dans la prairie d'où il était parti »

Dans notre gravure, l'aérostat dirigeable est figuré de profil au moment où il commence à être mis en mouvement. L'hélice est à l'avant, et en tournant elle chasse l'air latéralement sur les deux côtés de la grande nacelle allongée, de 100 pieds de longueur. Le gouvernail est à l'arrière. La machine dynamo-électrique employée a été construite par M. Gramme.

Le générateur d'électricité est constitué par une batterie de piles très légères, dont M. Renard ne donne pas la nature. Les voyageurs se tiennent au milieu de la nacelle, et l'un d'eux fait fonctionner la machine, tandis que l'autre s'occupe de manœuvrer le gouvernail.

Aujourd'hui que le premier pas a été fait, on peut s'attendre à voir, dans un avenir plus ou moins prochain de grandes choses s'accomplir dans ces régions de l'air que tant de personnes considéraient à tort comme fermées à l'activité humaine.

DE PARTOUT

— Il y aura un déficit de \$50,000 dans les finances municipales de Québec, cette année.

— Lord Dufferin, ex-gouverneur-général du Canada, a été nommé vice-roi des Indes.

— Le nouveau câble qui relie l'île d'Orléans à la Grosse Ile a été immergé avec succès.

— Des nouvelles de Yokohama (Japon), mandent qu'il y a eu une terrible inondation dans la province de Milang Sai. L'inondation a duré quatre jours et 7,000 personnes ont péri.

— M. l'abbé Bouchard, qui accompagne en qualité d'aumônier nos compatriotes de l'expédition d'Égypte, publie une lettre dans laquelle il remercie les catholiques de la province de Québec de l'accueil qu'il en a reçu. Il déclare avoir recueilli \$15,000 pour les missions de l'Afrique centrale.

NOS PRIMES

GAGNANTS DU DERNIER TIRAGE :

Montréal — Harry Scuffet, 131, rue Lusignan ; Henri Beauchamp, 160, rue Lagachetière ; E. H. Cuday, 13 1, rue Notre-Dame ; Madame Thérèse Danyes, 1 2, rue St-Georges (\$50) ; Pierre Charrette, 6, rue Perchuis ; Louis Côté, 1 3 1/2, rue St-André ; Cyrille Landry, 34, avenue Albert ; Ernest Dozois, chez Dupuis frères, coin des rues Ste-Catherine et St-André ; N. C. Singer, 2 8, rue Guy ; A. B. Archambault, 469 1/2, rue St-Laurent ; Wilfrid Martin, 218, rue St-Christophe ; Gilbert Labonté, 1216, rue Notre-Dame ; Jos. Mercier, 20, rue Hunter ; H. Daigneault, 50, rue Baré ; Dieu donné Roy, 155, rue Panet ; J. A. Mathieu, 12 1/2, rue Wolfe ; C. A. Lafortune, 23, rue Jacques-Cartier ; Ali Champagne, 113, rue St-André ; Madame N. Gagnon, 323 1/2, rue Saint-Laurent ; Dame J. A. Sicard, 7, ruele Mystérieuse ; L. W. Payfer, 162, rue Lagachetière ; Mlle Clara Tapin, 373, rue Beaudry ; André Dubruil, 145, rue Wellington.

Québec. — J. B. Bélanger, 1-9, rue Saint-Joseph (deux primes : \$1) et \$1) ; Siméon Robitaille, 53, rue Scott ; Lazare Thuot, 122, rue Richelieu (\$3) ; A. Légaré, 49, rue Richelieu ; Eugène Larue, 180, rue Richardson ; T. Barbeau, 26, rue Notre-Dame-des-anges ; Alfred G. Gue, 70, rue Richelieu.

Montgomery City. — Frank Pepin (\$25).

Ville Saint-Henri. — Mlle Hermine Dubé, 104, rue Saint-Philippe.

Ville Saint-Jean-Baptiste. — Joseph Marcotte, 266, rue St-Laurent.

West Farnham. — E. Martin.  
Bathurst. — C. Hébert et Octave Martin.  
St-Bernard de Dorchester. — Dr. Chs. Couture.  
Pembroke (Ont.) — Jean Fleury.  
Saint-Paul, Minn. — F. X. Bouquet.  
Mazog. — Ferdinand Valbois.  
St-Joseph de Sorel. — Louis H. Friatrault, ecclésiastique.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 7. — DEVINETTE-ANAGRAMMATIQUE

Décomposez la phrase suivante pour y retrouver le nom d'un célèbre philosophe français :

IL PASSA LE BAC.

No. 8. — LOGOGRAPHE

Sur quatre pieds je suis le terme,  
Autrement dit, je suis la fin ;  
Et sur trois pieds je ne renferme  
Point d'autre sens que le plus fin.

SOLUTIONS :

No. 6. — Les mots sont : Cor et Roc.  
No. 7. — Le mot est : But-or.

ONT DEVINÉ :

Francis Chisso, Lachine, le rébus ; Charles Thérault, Montréal, nos 5 et 6 ; L. H. Lebrun, Montréal, no. 6 et le rébus.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'homme remplit de santé joue souvent avec elle.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70 RUE ST. DENIS,  
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.  
MARCHE D'HOCHELAGA,  
États 1 et 3.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID,  
MAGASIN DE CHAUSSURES,  
565, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.

No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

17393

**JOUISEZ**  
De la Santé et du Bonheur  
**COMMENT ?** Faites  
comme d'autres  
ont fait.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."  
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

**Vos nerfs sont-ils affaiblis ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."  
M. M. B. Goudwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

**Souffrez-vous de la maladie de Bright ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."  
Frank Wilson, Peabody, Mass.

**Souffrant de la diabète ?**  
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."  
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

**Souffrez-vous de maladies du foie ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."  
Henry Ward, ex-colonel 68 Gardes Nationale, N.Y.

**Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?**  
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."  
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."  
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

**Souffrez-vous de la constipation ?**  
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."  
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

**Souffrez-vous de la malaria ?**  
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."  
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

**Êtes-vous bilieux ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."  
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

**Souffrez-vous des hémorrhoides ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."  
G. H. Horst, Caisier M. Bank, Myertown, Pa.

**Êtes-vous torturé par le rhumatisme ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."  
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

**Aux femmes qui sont malades ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies ont fait usage en disant le plus grand bien."  
Mde H. Lamoreaux, Ile La Moche, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé  
Faites usage du

**KIDNEY-WORT**  
Le Purificateur du Sang.

**PRIMES**

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

**Le Monde Illustré**

- 1re. Prime - - \$50
- 2me. " - - 25
- 3me. " - - 15
- 4me. " - - 10
- 5me. " - - 5
- 6me. " - - 4
- 7me. " - - 3
- 8me. " - - 2

86 Primes, à \$1 - 86

**94 Primes. \$200**

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

**MATHIEU & GAGNON**  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

**L'ALBUM MUSICAL,**  
JOURNAL MENSUEL,  
Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

**PRIX : \$3 PAR ANNÉE**  
Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à  
**LABELLE & FILIATREAU.**  
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

**CASTOR FLUID.** (Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

**HENRY B. GRAY,** chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Buriand.]

LA **VIE DU CHRIST**

La gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan se trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frapant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent.

Au centre de cet arrière-plan en or est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jeté sur ses épaules et l'auréole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout au our de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur. 10. La naissance de Notre-Seigneur; 20. L'Enfant Jésus au Temple; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean; et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem; 50. La résurrection de Lazare; 60. Le dernier souper; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani; 80. La crucifixion; 90. La résurrection; 10. L'ascension. Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extra ordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle offre qui vous ait jamais été faite. Appelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.

Liste des prix en gros : Echantillon par la malle, port payé, 25 cts; 3 pour 60 cents; 1 douzaine \$2.00; 25 pour \$4.00; 25 par Express, \$3.75; 50 par Express, \$7.00; 100 par Express, \$13.00; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.

**JAMES LEE & Co.**  
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

**Paquet de Bijouteries Broadway**

Contient : — 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreil; 1 épinglé en imitation de corail pour chape; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes; 1 épinglé en imitation de corail pour scarf; 1 paire de bracelets pour dame; 1 épinglé pour chape ou voile; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant, pour dames; 1 anneau de fiançailles de dix; 1 bague avec améthystes pour manchettes; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska; 1 parure en jais avec épinglé et boucles d'oreil; 1 chaîne pour montre de messieurs; 1 chaîne pour montre de dames; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 paire de boutons avec diamants, genre Lake George; 1 bouton en or plaqué pour col; 1 paire de boutons gravés pour chemise; 1 anneau avec camée pour messieurs; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant : Amitié; 1 épinglé pour chapeau de dames; 1 parure de fantaisie dorée; 1 épinglé Alurka pour devant de chemise; 1 bijou pour chaîne de montre; 1 paire de boucles d'oreilles, en corail, couleur de rose; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la malle pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$12.00.  
**J. LEE & Co., Montréal, P.Q.**

**ENFANT MALPROPRE**

Un chromo en douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fe a naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpture dont il a reçu le nom. Ce chef-d'œuvre d'art remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chagrin, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet et est tout occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu le soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et dédicée de la vi ille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. Un croira presque entendre la mère s'écrier : "Petit malpropre ! petit malpropre !" tandis que d'une main elle lui tire les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de sa salive. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et à une petite distance est la maison, aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la malle, 20 cents, trois pour 50 cents.  
**J. LEE & Co., Montréal, P.Q.**

**Boîte synoptique d'aiguilles**

Cette élégante Boîte contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Pa la malle, 25 cents; trois pour 60 cents; 1 douz, \$1.50, 12 douz. par express \$12.00.  
**J. LEE & Co., Montréal, P.Q.**

**PARDESSUS DIAPHANES**

A tout lecteur de ce journal qui consentirait à exhiber nos marchandises et en recommander l'achat à leurs amis, nous enverrons franc de port deux manes en caoutchouc, pour dames, comme échantillons, pourvu qu'il coupe cette annonce et nous la renvoie avec 30 cents.  
**J. LEE & Co., Montréal, P.P.**

Le Monde Illustré est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

**J. A. RODIER, Gérant**